

Il se rend à leur habitation. Il entre dans la cour, frappe à la porte, et ne voit personne ; mais on n'est pas loin sans doute, car cette porte n'est pas fermée à clé, on peut pénétrer librement dans la maison, suivant l'habitude des campagnes, où l'on est plein de confiance.

Il s'avance donc dans cet intérieur modeste, où tout respire l'ordre, la propreté et le soin. Voilà le buffet de noyer qui contient les vêtements ; voilà la table de cerisier sur laquelle on prend le frugal repas ; voilà les six chaises de hêtre et de paille ; ici, est la table de travail de Jeannette, où, à côté d'un petit coffre, présent de Pierre, destiné aux instruments de couture, se trouvaient quelques livres, du papier, et ces plumes qui avaient transmis tant de fois à l'absent aimé des pensées si tendres et si pures.

Des larmes mouillaient les yeux du voyageur, à la vue de ces objets qui lui rappelaient de si puissants souvenirs. Que va-t-il faire ? Il ne veut pas laisser ignorer sa présence à ceux qu'il brûlait et craignait à la fois de rencontrer. Il tire de son portefeuille son portrait photographié, il le place sur la table à manger, comme pour l'adresser à tous les hôtes de la demeure en même temps, et, sur une page détachée de son carnet, il écrit ces mots qu'il dépose à côté de la photographie : « Je vous ai enfin découverts, je suis dans le hameau, permettez que je vienne vous voir. »

Puis il sort, et, trouvant près du chemin une haie touffue de charmille, il se place derrière, dans le champ voisin. A travers le feuillage, il peut distinguer les passants, sans être aperçu lui-même. Quelle n'est pas son jémotion quand, au bout de quelques instants d'attente, il voit arriver Jeannette et ses parents, portant des herbages pour les animaux ; il reconnaît, sous leurs larges chapeaux de paille, ces figures bonnes et honnêtes qui lui rappelaient des jours si heureux ; mais elles exprimaient maintenant la tristesse, et la pâleur avait remplacé le charmant incarnat de Jeannette.